

I

LES PARADIGMES ORIGINELS DE L'ESPACE RUSSE : TSARGRAD ET LA SAINTE RUSSIE

L'histoire russe s'est construite sur deux grands mythes fondateurs de l'espace russe. La Rous de Kiev s'est d'abord constituée autour du mythe de « Tsargrad », la « ville de l'empereur », modèle culturel et politique à imiter. La chute du modèle, sous les coups des Turcs, au XV^e siècle, a conduit, sous la férule d'Ivan IV, à l'élaboration d'un modèle culturel et politique spécifique au pouvoir moscovite. Un lien particulier s'est alors établi alors entre le territoire, la « Sainte Russie », ses habitants, et son souverain.

■ De l'étoile de Tsargrad à la « nuit mongole »

Le destin fulgurant de la Rous

Le terme de « Rous » apparaît pour la première fois dans l'histoire en 862. Ce fait est attesté par un seul document, une chronique, très confuse¹ quant à l'identité ethnique des fondateurs et qui, en conséquence, est à la source d'une querelle non éteinte entre tenants d'une origine scandinave (« varègue ») et tenants d'une origine slave.

Le nouvel état apparaît dans un espace occupé par des tribus slaves orientales depuis le VI^e-VII^e siècle² mais où les fouilles récentes de Ladoga³ montrent également la présence de comptoirs varègues dès le VIII^e siècle. Dans le chiche espace slave, en l'absence d'objets de pillage,

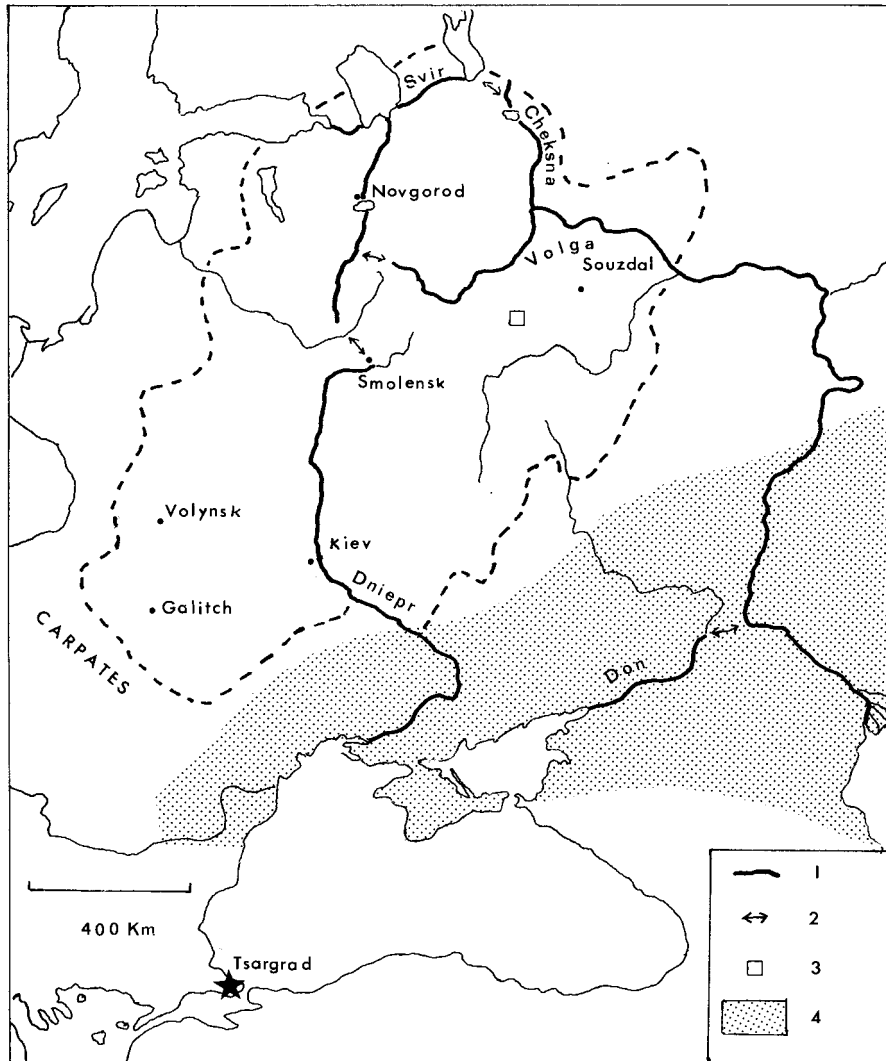
1. Analyse dans Riasanovsky, *Histoire de la Russie*, 1987, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 28.

3. Doubov, *Vielikii Voljskii pout*, 1989, p. 61.

ces Vikings se comportaient avant tout en marchands. Utilisant les fleuves qui rayonnent à partir du château d'eau que constitue le plateau de Valdai, ils avaient ouvert la « Voie des Varègues aux Grecs » par le Svir, Ladoga, le Volkhov, Novgorod et le Dniepr, et la « Voie des Varègues aux Arabes » qui, de Ladoga, soit par Novgorod, soit par la Cheksna, atteignait la mer Caspienne, via la Volga (croquis 1). Les trésors découverts attestent de la réalité de ces voies commerciales dès le IX^e siècle¹.

Croquis 1. La « Rous » de Kiev.



La Rous s'est donc formée dans l'espace flou qu'est la plaine russe au IX^e siècle, par une alchimie obscure entre tribus slaves et groupes varègues à une époque où cet espace était, et pour la seule fois de son his-

1. *Ibid.*, p. 65.

toire, une voie de passage du commerce mondial. La chronique cite trois villes du nord de la Russie actuelle comme centres de cette Rous, mais l'une d'elles, Novgorod, sous la direction de Rurik, s'affirmait comme centre politique.

Parvenus en mer Noire, au contact des richesses de l'Empire byzantin, les Varègues étaient redevenus des pillards et dès 860, un raid de « Rous » est mentionné par le patriarche de Constantinople (en l'occurrence, il s'agissait de véritables Varègues). C'est pour mieux mener ce genre d'entreprises à la tête de troupes composées à la fois de Scandinaves et de Slaves, qu'en 882, le successeur de Rurik prit Kiev et y transféra sa capitale. Dès lors, Constantinople, la « Ville de César », « Tsargrad », ne cessera plus de fasciner la dynastie rurikide installée à Kiev. Oleg puis Igor tentèrent, sans succès, de la prendre et c'est devant cette menace que Constantinople envoya ses évangélistes pour tenter de civiliser ces dangereux voisins. En 954, ils obtinrent la conversion d'Olga, veuve d'Igor, alors régente de la Rous.

Avec la conversion de Vladimir, petit-fils d'Olga, sixième Rurikide, la Rous entra dans le concert des États christianisés. Les envoyés de Vladimir à Constantinople lui avaient décrit la ville en ces mots : « Nous ne savions pas si nous étions sur terre ou au Ciel. Une telle magnificence et une telle beauté ne sont pas de ce monde¹. » C'est pour civiliser ses sujets, mieux administrer son domaine, embellir sa capitale, que Vladimir se convertit en 988 et épousa la propre sœur de l'empereur de Constantinople, seul héritier du monde civilisé romain. Par cette conversion, il reçut de Constantinople le titre de « Grand Prince », qui sera désormais celui des souverains de la Rous.

Son fils, Iaroslavl le Sage, Grand Prince de 1019 à 1054, est à la tête du plus grand État de ce qui sera plus tard l'Europe. Du XI^e au XIII^e siècle, dans les limites un peu floues qui lui sont attribuées par les historiens (croquis 1), on peut estimer qu'il couvre environ 1,2 million de km². Avec l'aide d'architectes grecs, on y construisait des cathédrales surpassant celles de l'Occident (Sainte-Sophie de Kiev, à partir de 1037, de Novgorod, à partir de 1052). La Rous était considérée comme une puissance de la chrétienté ainsi qu'en témoignent les alliances matrimoniales nouées par Iaroslavl : marié lui-même à une princesse suédoise, sa sœur épousa le roi de Pologne, ses trois filles, les rois de France (Anne de Kiev, épouse de Henri I^{er}), de Hongrie et de Norvège, et pour l'une d'elles l'union avec l'empereur germanique Henri III échoua de peu. Ses trois fils obtinrent les mains d'une princesse polonaise, d'une princesse allemande et celle de la fille de l'empereur de Constantinople. La Rous de Kiev était à son apogée, moins de 200 ans après avoir surgi du néant. Le

1. Cité par Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, 1997, p. 41.

colosse avait cependant des pieds d'argile car sa structure spatiale et sa situation géographique rendaient son existence précaire.

Son organisation spatiale présentait deux faiblesses, l'une au sommet, l'autre à la base. Au sommet de l'État, le Grand Prince en titre résidait à Kiev. Ses héritiers (frères, oncles, fils), dans les villes de la dizaine de principautés du pays, selon un ordre de préséance. L'héritier présomptif résidait à Novgorod, le deuxième dans l'ordre de succession à Tchernigov, le troisième à Pereïaslavl, etc. À chaque disparition, le successeur qui s'élevait d'un cran dans la hiérarchie changeait de principauté. Ce système de rotation contrariait l'enracinement féodal qui s'observait ailleurs en Europe et fragilisait le maillage territorial du pouvoir, d'autant que le prince de passage devait composer avec une structure de base qui semble plus ancienne que la Rous¹, le « viétché ». Cette assemblée des chefs de famille réunis sur la place du marché à l'appel de la cloche bénéficiait, elle, de la permanence. Elle n'exerçait pas de pouvoir sur l'espace environnant, mais gérait la ville. Elle était particulièrement puissante à Kiev et Novgorod : en 1136, le « viétché » de Novgorod put même décider de chasser son prince. En 1149, c'est le Grand Prince lui-même, Iouri Dolgorouki (de Souzdalie), qui fut par trois fois chassé de Kiev. Son fils, André Bogolioubovski, Grand Prince à son tour, ravagea Kiev, et transféra la capitale dans le nord, à Vladimir, une ville récente de Souzdalie, sans « viétché ». Commentant ce transfert, la chronique lui prête cette phrase : « Ici, tout est plus calme². »

Dépourvue de vassalités enracinées, disposant pour toute armature d'une dizaine de villes perdues dans des immensités peuplées de tribus clairsemées et fraîchement soumises, la Rous des XI^e-XIII^e siècle était un territoire mal structuré, même pour l'époque. Or, par sa situation dans l'espace, c'était un pays menacé. Le transfert de la capitale à Kiev avait certes permis de se rapprocher de Tsargrad, objet de convoitise puis modèle respecté, mais la liaison avec l'empire d'Orient n'en était pas pour autant assurée car entre Kiev et la mer s'étendait le « grand échangeur de l'Eurasie », espace plan couvert de steppe qui conduit de l'Asie centrale à l'Europe centrale. Dans ce milieu, les vagues d'invasisseurs se succédaient, déployant leur cavalerie sans qu'il soit possible d'entraver leur mouvement. En l'absence de massif montagneux, les fleuves étant facilement franchissables en hiver (car gelés) comme en été (car réduits à un mince filet offrant de nombreux gués), la défense ne trouvait en effet aucun point d'appui.

Jamais la Rous ne parvint à intégrer cet espace de steppe dans son territoire. Pendant toute son histoire, la route de Tsargrad fut donc

1. Riasanovsky, *Histoire de la Russie*, 1987, p. 61.

2. Cité par Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, 1997, p. 62.

coupée par intermittence. À chaque fois, il fallut affaiblir le nouvel envahisseur avant de la ré-ouvrir, sans qu'elle soit pour autant vraiment sûre. La Rous elle-même n'avait pu prendre son essor à la fin du IX^e siècle que parce que les derniers envahisseurs, les Magyars, venaient de se déplacer vers l'ouest, laissant la place vacante. À peine créée, la Rous avait dû combattre les Petchénègues, qui arrivent en 915 et occupent tout le X^e siècle, puis les Polovtsiens, qui se présentent en 1061 et ferment la steppe au XII^e siècle. Au XIII^e siècle, le « grand échangeur » amena les Mongols, qui détruisirent définitivement la Rous.

La précarité de la liaison entre Kiev et Constantinople a été la faiblesse de la Rous. Sa richesse économique reposait sur le commerce avec l'Empire byzantin : par le Dniepr, les convois de bateaux chargés de lin, chanvre, fourrures et produits de la forêt faisaient le trajet Kiev-Constantinople en 42 jours. Là, ils trouvaient les produits de luxe. C'est de Tsargrad que venaient les clercs, les livres, les architectes nécessaires à la mise en œuvre du modèle culturel dans le fruste milieu slave. La Rous ne pouvait exister sans relations avec Tsargrad, le brillant modèle dont elle avait encore tout à apprendre. Trop bref, trop incertain, le lien spatial n'a pas permis à la Rous d'acquérir plus qu'un vernis partiel et superficiel avant sa destruction par les Mongols.

Ces derniers, en 1236-1238, détruisirent les villes de Souzdalie, dont les forêts avaient été fortement éclaircies par les défrichements. Novgorod, plus au nord, n'échappa à ce sort qu'à la faveur du printemps qui avait rendu la forêt impraticable, puis au prix d'un lourd tribut. En 1240-1242, le sud fut à son tour ravagé, les villes détruites, les habitants exterminés. L'envoyé du pape, Jean de Plan Carpin, parcourant la région en 1245, écrivait « Nous trouvions des crânes et des ossements innombrables dans les campagnes... À Kiev, c'est à peine s'il y a deux cents maisons¹. »

Après ces grands raids, les Mongols ou « Tatars », s'établirent à demeure. Leur khan, de sa capitale, sur les bords de la Volga, extorquait un énorme tribut annuel au territoire de l'ancienne Rous. Ce fut la période du « Joug mongol », dans laquelle l'historiographie russe classique voit un facteur de régression des mœurs politiques : « la terreur fut érigée en système de gouvernement et le massacre en institution méthodique » comme le résume Michel Heller (1997, p. 84).

Au niveau spatial, l'essentiel était ailleurs. Sous le joug mongol, du XIII^e au XV^e siècle, le nord de la Rous, rattaché au « pouvoir de la steppe », fut coupé du reste de la chrétienté. Or, c'est une période clef de l'histoire du continent européen. Sur le plan technique d'abord. Comme

1. Cité par Riasanovsky, *Histoire de la Russie*, 1987, p. 85.

le montre David Landes (1998), c'est pendant cette période qu'une foule d'inventions ou d'emprunts de l'extérieur se répandent dans la société, préparant la supériorité technique de l'Occident (moulins, lunettes, horloge, papier, imprimerie...). Pour Jenó Szucs (1985), c'est aussi à cette époque que, sur les bases des embryons urbains du X^e siècle, s'épanouissent les villes médiévales, avec leurs corporations, leur bourgeoisie, leur activité financière, et pour certaines, leurs universités. Sur le plan intellectuel, c'est l'époque où se préparent puis s'épanouissent l'humanisme et la Renaissance. Tous ces éléments se mirent en place à l'ouest du continent. Avec quelque retard, ils irradièrent en Europe centrale (Bohême, Pologne, pays Baltes). Absolument rien ne parvint aux territoires soumis à tribut par le khan, d'où le terme de « nuit mongole ».

Pendant 150 ans, les Mongols purent même maintenir une interdiction de toute construction en pierre dans l'espace russe. Dans le pays qui avait construit les magnifiques cathédrales de la région de Vladimir à la fin du XII^e siècle, on ne trouvera ainsi plus un seul architecte capable de construire une coupole à la fin du XV^e siècle.

L'isolement de l'espace russe, précisément pendant trois siècles décisifs, fut un désastre pour la Rous. C'est à cette période que se met en place le statut d'isolat spatial de la future Russie.

Pendant cette période, seule Novgorod¹ garda un contact, limité, avec la chrétienté. La cité, qui se désignait elle-même comme « Grand Souverain Novgorod », avec son « viétché » et ses institutions, était une véritable république urbaine qui contrôlait les ressources de la forêt du Nord. Elle entretenait quelques liens sporadiques avec Constantinople, mais Tsargrad était à l'époque aux abois. Elle commerçait avec les Hanséates, mais les relations étaient très tendues puisqu'à partir de 1239, le pape Grégoire IX avait lancé les Chevaliers Teutoniques et Suédois dans une croisade pour convertir les Rous au christianisme occidental.

C'est pour faire face à cette offensive concomitante de celle des Mongols, que Novgorod se rallia au choix du prince Alexandre (Nevski). Celui-ci jugeait la lutte sur deux fronts impossible. Dans l'immédiat, il fallait repousser les croisés, qui installaient des fiefs et convertissaient les populations, donc menaçaient la foi orthodoxe, et traiter avec les Mongols, qui laissaient les populations soumises libres de leur foi, pourvu qu'elles paient tribut.

Par cette politique, Alexandre manifestait la conscience de défendre, non plus une variante orientale du christianisme, mais une civilisation différente. Devenu l'ami du khan, il le poussa à rompre avec le Grand

1. et Pskov, que les Novgorodiens appellent leur « petit frère ».

Khan de Mongolie en 1262 et certains voient dans ces deux ruptures les premières pierres d'une construction eurasiennne, synthèse d'éléments européens et asiatiques sur laquelle on aura à revenir.

Relever l'héritage de la Rous

De la Rous avait subsisté le titre de Grand Prince mais dorénavant, c'était le khan qui l'attribuait. Si le titre était vidé de son contenu, il restait quand même chargé d'une grandeur passée, voire porteur de l'idée d'une improbable restauration. Pour l'obtenir, les luttes entre les princes du nord-est de l'ancienne Rous étaient donc féroces, et les victoires précaires : entre 1246 et 1328, pas moins de 12 Grands Princes se succédèrent, dont 7 n'ont gardé le titre que de une à quatre années, avant de décéder, toujours de mort violente.

En 1319, pour la première fois, le titre échut à un prince de Moscou, Iouri, petit-fils d'Alexandre Nevski, qui avait épousé une sœur du khan convertie à l'orthodoxie. Le titre échappa à Moscou de 1322 à 1328, puis revint au frère de Iouri, Ivan. À partir de ce moment, il resta toujours au prince de Moscou. C'est autour de cette ville que s'est opéré le « rassemblement des terres russes ».

Les sources écrites de l'époque montrent l'étonnement des contemporains devant ce succès¹. Le nom de Moscou n'apparaît en effet pour la première fois dans l'histoire russe qu'en 1147 pour désigner une résidence de Iouri Dolgorouki, prince de Souzdalie (et Grand Prince de Kiev). En 1156, Iouri fait de la colline sur les bords de la Moskova, une « ville » fortifiée, un « kreml », mais le prince de Riazan la brûle en 1177. Les Mongols en font autant en 1237. Des cités voisines étaient bien plus puissantes et plus prestigieuses que la nouvelle venue : Souzdal, la vieille capitale, Vladimir, son héritière, Riazan, Rostov La Grande, Tver surtout. Pourtant, c'est Moscou qui l'a emporté.

Influencée par le déterminisme du XIX^e siècle, l'historiographie russe a institué l'idée que cette réussite inattendue était l'effet d'une supériorité géographique, celle de sa situation d'interfluve. Moscou est en effet située sur un affluent de l'Oka, à proximité de la Volga (route de la Caspienne et de la Perse), à peu de distance de la confluence de la Cheksna dans celle-ci (route du nord), des sources du Don (route de la mer d'Azov), du Dniepr (route de Tsargrad), du Volkhov (vers la Scandinavie), de la Daugava (vers Riga et la Hanse). Cette interprétation est très discutable car l'examen de la carte (croquis 1) montre que la diffluence créée par l'axe des hauteurs du Valdaï et de Russie Moyenne est certes un fait géographique, mais de dimension régionale. Sur cet espace de quelque deux cent mille kilomètres carrés, toutes les villes pouvaient se prévaloir

1. *op. cit.*, p. 123.

de la même situation d'interfluve : Tver ou Iaroslavl ou, sur l'autre versant du Valdaï, Smolensk ou encore l'excellent site défensif de Novgorod, cette dernière bénéficiant au surplus du prestige historique et de véritables structures commerciales.

L'examen des structures spatiales montre que ce sont elles, et non la situation géographique, qui ont fait de Moscou le « rassembleur des terres russes ». L'organisation en « république urbaine » de Novgorod ne permettait pas à ce dangereux compétiteur de Moscou de structurer un vaste territoire. Ses dirigeants, soumis à élection, donc installés à titre précaire, ne pouvaient pas développer les forces administratives nécessaires au contrôle d'un immense territoire de plus d'un million de km², qui était plutôt un espace flou et vide d'hommes. L'organisation en apanages permettait à une dynastie de le faire. À partir de Daniel, le plus jeune des fils d'Alexandre Nevski, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, une dynastie princière s'est enracinée à Moscou. Elle est toujours restée sur son territoire et s'est employée à le développer et le contrôler. C'est l'habileté de certains de ses princes à utiliser la structure des apanages qui fut décisive pour asseoir la puissance moscovite face aux autres principautés d'interfluve.

Ivan I^{er} Kalita, Grand Prince de 1328 à 1341, a utilisé ses fonctions de percepteur du khan pour annexer des principautés (Vladimir, par exemple), et ses considérables revenus, pour acheter des domaines à des souverains ruinés. Sous son règne, la principauté de Moscou a doublé de surface et parvint à avoisiner les 40 000 km². Il a également racheté un grand nombre de prisonniers russes aux Mongols pour peupler et mettre en valeur sa principauté. Son coup de génie se situe cependant dans un autre registre. Depuis 1299, le métropolite, chef d'une église russe isolée depuis la coupure du lien avec Constantinople, avait quitté Kiev, trop exposée, pour Vladimir. En 1328, Ivan réussit à convaincre le métropolite Théognoste de résider à Moscou, qui devint ainsi le centre spirituel de l'orthodoxie russe.

Son petit-fils, Dimitri Donskoï, Grand Prince de 1359 à 1389, accomplit le second pas décisif. En 1380, la principauté de Moscou fut prise en tenaille entre une puissante armée mongole renforcée par les forces du prince rouss de Riazan et de Génois, à l'Est, et les Lituaniens de Jagellon, à l'Ouest. Rangées derrière l'icône de la Vierge du Don, les troupes de Dimitri mirent l'armée mongole en déroute avant l'arrivée des Lituaniens, qui préférèrent alors se replier. Ce fut la première victoire russe contre les Mongols. Elle fut suivie de nombreuses défaites, mais dans les mentalités, l'essentiel était fait : Moscou était le flambeau du renouveau de la Rouss et la présence de la Vierge attestait du caractère divin de ce choix.

En 1462, à l'avènement d'Ivan III le Grand, sixième descendant d'Ivan Kalita, la Grande Principauté de Moscou couvrait 430 000 km² (croquis 2).